

LE PASSE-TEMPS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature — Beaux-Arts — Musique — Biographies — Nouvelles

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

14, Rue Confort, 14

V. FOURNIER, directeur

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

TROIS MOIS. 2' »
SIX MOIS. 4 »
UN AN. 8 »

Sommaire

Le docteur Charcot.	LA RÉDACTION.
Causerie	LUCIEN.
Echos artistiques	P. B.
Le Sourire de la Beauté (Odelette).	G. MONAYON.
Libre Chronique.	FRANC-SILLON.
Gaudeamus, Stultitiam Celebrantes.	UN ATTENTIF.
Fantôme et Revenant.	F. DESPLANTES.
Adieu, Poésie (sonnet réflexe).	F. LECONTE.
En Villégiature.	Henry COUTANT
Bulletin financier	X.

DOCTEUR CHARCOT



Né à Paris, en 1825, le docteur Charcot étudia la médecine en cette ville ; après de brillantes études médicales, qui le conduisirent à l'internat, il devint chef de clinique, puis agrégé en 1860. Il fut nommé à cette époque médecin à la Salpêtrière ; c'est là qu'il a parcouru toute sa carrière médicale.

En 1873, il fut appelé à occuper la chaire d'anatomie pathologique à l'Académie de médecine de Paris, dont il fut un des membres les plus remarquables.

Tout le monde connaît ses travaux immenses sur les maladies du système nerveux. Il s'attacha à démontrer dans ses cours et par ses expériences, que les superstitions du Moyen-Age, s'appliquant aux prétendues possédées, n'étaient et ne sont encore que de simples manifestations d'hystérie.

Outre sa collaboration à la *Gazette des Hôpitaux* et aux archives de physiologie, M. Charcot a beaucoup écrit sur les maladies nerveuses, l'ataxie locomotrice, le ramollissement du cerveau, le rhumatisme et l'hystérie, de l'expectation en médecine, leçons cliniques sur les maladies des vieillards, leçons sur les maladies du système nerveux, faites à la Salpêtrière ; sont autant d'ouvrages qui font autorité en la matière.

M. Charcot est mort d'une angine de poitrine le

16 août, au cours d'un voyage d'agrément qu'il faisait avec deux amis, les docteurs Strauss et Delore. C'est au bord du lac des Seltons, dans la Nièvre, que s'est éteinte cette grande intelligence. Adoré de ses élèves, le grand maître devant la seule décision duquel tout s'inclinait, emporte dans la tombe d'unanimes regrets.

CAUSERIE

Dimanche dernier, mes devoirs de citoyen remplis, c'est-à-dire mon bulletin de vote déposé dans l'urne, je m'installais sur un bateau-mouche espérant — douce illusion — trouver un peu de fraîcheur sur l'eau.

A chaque ponton sur la route, le bateau récoltait de nouveaux voyageurs ; c'étaient, pour la plupart, des boutiquiers ou des ouvriers endimanchés, accomplissant en famille la traditionnelle promenade du dimanche.

Avez-vous fait la remarque, que l'habit du dimanche enlève à l'ouvrier l'allure qui lui est propre et lui est si favorable ? Il est empêtré dans des vêtements qui le gênent. Son faux-col lui coupe désagréablement le cou ; il ne sait quelle attitude prendre : et si par hasard il a des gants — toujours trop larges — et un chapeau haute-forme, il est alors complet. Comme il est cent fois mieux dans son bourgeron de travail, le cou libre, les manches retroussées, alors qu'il n'a nulle préoccupation à faire le beau, qu'il est lui-même et non un monsieur quelconque posant, comme un gommeux, pour la galerie.

L'ouvrière est encore plus que l'ouvrier compromise par sa toilette du dimanche. Elle, si charmante souvent dans son simple caraco de toile, ses cheveux au vent et ses airs délibérés, n'est plus reconnaissable transformée en dame. Elle se préoccupe de ne pas froisser sa belle robe, aussi si elle s'assied la relève-t-elle complètement pour ne s'asseoir que sur sa jupe. Il y a aussi son coquin de chapeau — qu'elle n'a pas l'habitude de porter — qui lui joue de bien mauvais tours, glissant soit en avant, soit en arrière, sans succès elle passe la meilleure partie de son temps à le remettre en place ; ajoutez enfin que l'ouvrière, en sa qualité de femme, étant naturellement un peu coquette, se livre à de petites minauderies, auxquelles elle n'entend goutte, elle joue de l'éventail qu'elle ne sait pas tenir, elle rit, mais d'un rire bruyant, souvent faux, et ses gestes brus-

ques très souvent familiers ne sont pas ceux de la femme qu'elle veut paraître.

A l'Ile-Barbe tout le monde débarqua, la plupart des promeneurs allèrent s'installer dans des cafés longeant la Saône, pour se rafraîchir. Je fis comme eux.

Comme spectacle, j'avais pour me distraire, une longue file de pêcheurs à la ligne, dont j'admirai le profond silence. L'un d'eux ayant par mégarde laissé échapper une exclamation, il fut conspué par ses camarades, de la belle façon, chacun prétendant qu'il lui avait fait manquer un poisson et que « ça bichait ».

C'était un affreux mensonge, car bientôt je pus me rendre compte que « ça ne biche » pas tous les coups.

— Enfin j'en tiens un ! — s'écria d'une voix triomphante un pêcheur. — C'est le premier depuis ce matin.

Ainsi voilà un brave homme qui, depuis l'aube matinale, était resté impassible en contemplant le bouchon de sa ligne, et qui, pendant sept ou huit heures n'avait pas failli un instant dans son espérance d'une friture.

Les pêcheurs ont décidément un tempérament qui m'échappe. A quoi pensent-ils pendant ces longues heures silencieuses, où tout leur esprit est absorbé par un fil flottant sur l'eau ? Pensent-ils même à quelque chose ? Peut-être oublient-ils tout. S'il en est ainsi, la pêche a du bon, car bien souvent on serait heureux d'oublier.

A mon retour, je retrouvai sur le bateau-mouche la même catégorie de voyageurs ; seulement les hommes étaient plus animés et parlaient haut. On devinait qu'ils avaient fait de longues stations dans les diverses guinguettes rencontrées sur la route. Les femmes me parurent un peu tristes, peut-être supputaient-elles l'argent dépensé en ripailles et qui manquerait au ménage pendant la semaine, peut-être aussi regrettaient-elles de n'avoir exhibé leur toilette du dimanche qu'aux yeux d'indifférents, n'en ayant pas apprécié l'élégance.

Dans cette foule, mes yeux se portèrent accidentellement sur une femme en grand deuil, dont l'attitude contrastait avec celle des autres voyageurs.

Elle pouvait avoir une quarantaine d'années environ et n'était point jolie, ses cheveux noirs se tâchaient de mèches blanches.

De qui était-elle en deuil ? Deux anneaux de mariage passés à l'annulaire, me firent comprendre que c'était de son mari.

Ses doigts piqués de coups d'aiguilles, trahissaient une ouvrière, mais une ouvrière — on le comprenait à l'élégance modeste de sa toilette — qui avait dû connaître l'aisance; son mari sans doute était un employé de commerce: et ce ménage — où tous deux travaillaient — allait confiant en l'avenir, assuré qu'il était par les économies faites au jour le jour.

La mort avait brisé ce bonheur de deux êtres ayant noué leur destinée, laissant la femme seule, car si elle eut eu un enfant — la consolation du présent et l'espérance de l'avenir, il eut été près d'elle.

Toutes ces réflexions me venaient à l'esprit, en regardant cette pauvre femme dont la physionomie tranchait sur celle des autres voyageurs.

Absorbée par ses pensées, elle ne semblait prêter aucune attention à ce qui l'entourait, cependant certaines plaisanteries de quelques loustics la firent sourire, mais de ce sourire particulier de personnes ne sachant pas rire, et qui est plus triste encore que les larmes.

A la Feuillée, elle débarqua et se perdit dans la foule. Qu'elle est-elle, je l'ignore et je ne le saurai jamais.

Pourquoi la vue de cette femme inconnue m'a-t-elle laissé une impression si triste?

Pourquoi sa pensée m'a-t-elle poursuivie?

Le malheur qui l'a frappée est un malheur auquel nul n'échappe. On ne se retourne pas dans la rue pour regarder une veuve qui passe.

Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs que dans l'impression de douleur unique de de mon inconnue, dont en écrivant ces lignes je vois encore le pâle visage, l'impression triste qu'elle m'a laissée. Les douleurs muettes — on l'a dit très justement — sont les plus éloquentes.

LUCIEN.

ÉCHOS ARTISTIQUES

La Comédie-Française a fait sa réouverture le 17 août.

En dehors de nombreux travaux qui garantissent le théâtre contre le danger d'incendie, la salle a été remise à neuf. Le coup d'œil est riche, bien qu'il y ait peut-être trop de « dor », comme dit Molière; une décoration moins voyante eût mieux convenu à la sévérité de la Maison. La critique est légère, et en somme le théâtre a gagné à ce rajeunissement, encore que pompeux.

La représentation se composait de *Britannicus* avec MM. Mounet-Sully, Sylvain, Dupont-Vernon, M^{lle} Lerou, et du *Malade imaginaire*, qui a permis de fêter la fantaisie hilare de Coquelin cadet et la verve sonore de M^{lle} Kolb, qui lui donnait la réplique.

En parlant de la réouverture de la Comédie-Française, notons une petite innovation: les dames seront admises désormais aux fauteuils d'orchestre.

Le baryton Bérardi — ancien pensionnaire de l'Opéra — doit prendre, cette année, la direction du Grand-Théâtre de Marseille.

Il vient d'accepter le cahier des charges avec une seule modification concernant les matinées des dimanches à moitié prix.

Une adaptation wagnérienne: M. Louis Barwolf, un compositeur populaire à Bruxelles, vient — dit le *Ménestrel* — d'écrire une œuvre assurément originale.

C'est une messe composée exclusivement des motifs de *Lohengrin*. M. Barwolf a imaginé d'adapter la musique de Wagner aux différentes parties de l'office divin, en substituant aux paroles dramatiques les paroles religieuses. C'est ainsi qu'un fragment de l'air de Saint-Graal est devenu le *Kyrie*. Le *Gloria* est fait sur le chœur en *ré* du deuxième acte, avec soli tirés des rôles du roi et du héraut.

Le *Daily News* raconte que la Patti recevra un million de francs pour les quarante concerts qu'elle va donner dans sa tournée d'Amérique, qui sera inaugurée le 9 novembre. M^{me} Patti recevra des cachets supplémentaires si elle dépasse ce nombre de représentations, qui doivent s'échelonner sur une période de six mois.

Nous rappelons que M^{me} Patti a touché une somme égale lors de la tournée d'opéra qu'elle fit aux États-Unis sous la direction Mapbson. Ce fut à cette époque que certains amateurs peu fortunés imaginèrent de « syndiquer » un billet d'opéra du prix de 25 fr. en dix tickets de 2 fr. 50. Chaque amateur avait droit à vingt minutes d'audition, après quoi il repassait sa contremarque à un autre « syndiqué ».

Le dernier *Almanach des spectacles* de M. Albert Soubies contient, entre autres documents curieux, la liste des pièces qui, dans les divers théâtres de Paris, ont réalisé, en 1892, les plus fortes recettes; ce sont:

Opéra, *Salammbo* (21,836 fr. 91 c.); Châtelet, *Michel Strogoff* (12,544 fr. 50); Opéra-Comique, *Fille du Régiment* et le *Pré-aux-Clercs* (9,126 fr.); Français, la *Chance de Françoise* et la *Mégère apprivoisée* (8,447 f.); Gaité, le *Pays de l'Or* (8,382 fr.); Porte-Saint-Martin, le *Voyage dans la Lune* (8,013 fr. 50).

Vaudeville, la *Famille Pont-Biquet* (7,272 francs 50); Grand-Théâtre, *Lysistrata* (7,266 francs); Variétés, *Brevet supérieur* (6,631 francs 50); Nouveautés, *Champignol malgré lui* (6,383 fr.); Folies-Dramatiques, *Miss Robinson* (5,692 fr. 25); Palais-Royal, le *Système Ribadier* (5,181 fr. 50); Gymnase, le *Monde où l'on flirte* (4,852 fr.); Odéon, la *Demoiselle à marier* et *Fantasio* (4,791 fr. 05); etc.

Dans un banquet de médecins, à Besançon, le docteur Schiff (de Genève) qui présidait, a régalé les convives d'une audition tout à fait curieuse. Il a joué la *Marseillaise* avec les muscles adducteurs du pied.

Pour opérer ce tour de force, M. Schiff contracte énergiquement ces muscles d'une façon rythmée, et, à chaque contraction, il en résulte un son perceptible à deux ou trois mètres, tant et si bien qu'il arrive ainsi à jouer des airs.

L'éminent savant n'a, paraît-il, aucun imitateur dans ce genre d'instrumentation.

Ce n'est pas le pétomane, mais le piétomane.

Quelques-uns des rares théâtres qui restent ouverts à Paris ne font pas, paraît-il, de bien grosses recettes. Un de nos confrères rappelle à ce propos que, jadis, l'Odéon joua une fois pour un spectateur.

Ce spectateur était un Breton un tantinet grincheux et extrêmement entêté. On le pria de reprendre l'argent de sa place et de s'en aller. Il refusa. Il exigea que l'on jouât pour lui et il siffla.

Mais voici qu'en sifflant le malheureux Breton avait donné une arme contre lui. Le directeur fit venir un commissaire de police qui, sous cet étonnant prétexte que le siffleur troublait la représentation, le mit à la porte. Et les tragédiens — on jouait du Ponsard — purent s'aller coucher au repic de dix heures.

P. B.

LE SOURIRE DE LA BEAUTÉ

ODELETTE

Si de mai l'haleine envolée
Sur la vallée,
Mollement soupire et frémit,
Caressant la pelouse verte
De fleurs couverte
Nous disons: la terre sourit...

Si zéphyr, sur l'azur limpide
Des mers qu'il ride,
Baise l'ondine et la poursuit,
Tandis que la vague amoureuse
S'enfle et se creuse,
Nous disons l'océan sourit...

Si parmi les lys et les roses
Fraîches écloses,
L'aurore étincelle et rougit,
Comme la vierge couronnée
Pour l'hyménée,
Nous disons que le ciel sourit...

Ciel, terre et mer, oui, tout respire
Joie et sourire,
Lorsque le doux printemps fleurit...
Jeune belle! Mais rien au monde.
Au ciel, sur l'onde,
Avec ta grâce ne sourit!...

Gabriel MONAVON.

LIBRE CHRONIQUE

TRIO LAID

Le *Mémorial diplomatique* vient de publier la nouvelle loi contre l'espionnage en Allemagne. En voici les principales dispositions: La communication de pièces, faite dans le but de compromettre la sécurité de l'empire allemand, est punie de dix ans de travaux forcés et peut entraîner une amende de 10,000 marks; en temps de guerre, la communication de plans, ou de renseignements sur la position des troupes, est punie des travaux forcés à perpétuité.

Le traité de Francfort (art. 11 « les jambes de Guillaume ») leur assurant la réciprocité de ce traitement « de la nation la plus favorisée », il n'est pas douteux que nos bagnes vont se remplir d'espions prussiens et nos caisses d'amendes.

En attendant mieux, les *Boches* nous auront donc ainsi fourni la *schlague* pour les fouetter, puisqu'il n'en est pas un seul — résidant en France — qui ne se livre à l'exercice essentiellement allemand de l'espionnage, dont l'habitude invétérée est une seconde nature pour tous les *choucroutivores*, comme la mendicité est la caractéristique de leurs dignes alliés *macaroniques*.

En voici les dernières et édifiantes nouvelles:

« Les dépêches de Naples, Turin, Côme, Bologne, Tarente, Gênes, Messine, signalent des démonstrations qui ont eu lieu dans la soirée, comme conséquences des incidents d'Aigues-Mortes. Les hymnes italien et allemand ont été joués au milieu des applaudissements de la foule. »

Mais une manifestation bien autrement imposante — et à laquelle nous applaudirions

nous-mêmes avec la dernière énergie — serait le départ en masse, pour l'Allemagne, des centaines de mille italiens travaillant en France à enlever le pain de la main d'un même nombre de nos compatriotes.

Au lieu de brailler à distance, comme des roquets galeux, contre notre nation trop hospitalière, que leur presse abâtardie et toute la fripouille transalpine n'engagent-ils leurs frères pullulant chez nous — autant que vermine pendant les châteaux — à émigrer en Prusse, où ils pourraient se vautrer tout à leur aise devant leurs teutons chéris et se bourrer le ventre et les oreilles de l'hymne tudesque, qui excite leur *delirium très-mince*, au point de les faire crier « A bas la France ! A bas les assassins de nos frères ! pendant que leur musiques jouent *Les Vêpres siciliennes*. »

Comment trouvez-vous ces gaillards-là ? qui nous traitent d'« assassins » tout en ayant le cynisme de se glorifier des *Vêpres siciliennes* ! un des plus lâches et des plus sanglants massacres dont l'histoire — pour la honte de l'Italie — fasse mention.

Il est de ces exploits tellement déshonorants pour ceux qui les ont perpétrés, que l'ignoble jactance italienne seule pouvait songer à s'en faire un titre d'honneur.

Et notez bien que ces *bravi* modernes, qui gardent si précieusement le souvenir de la féroce extermination — par trahison — des soldats de Charles d'Anjou, en 1282, ont complètement perdu la mémoire de faits beaucoup plus récents, tels que *Solférino* et *Magenta*, qui ne remontent qu'à 1859.

Ça me rappelle l'histoire authentique de ce personnage *macaronique* qui — dans une discussion un peu vive avec un français de nos amis — s'étant montré insolent et grossier en reçut un soufflet assez violent pour tourner sur lui-même et encaisser, supplémentairement, un magistral coup de botte dans le côté *pile* de son individu.

— « Monsieur, s'écria — pour toute riposte et une main sur chaque *joue* — le fils de Romulus, sachez bien que les Gaulois, vos pères, furent rossés par Jules César !.. »

Passons dans l'autre hémisphère, pour faire diversion :

« William Gordon-Taylor, un forçat nègre condamné à mort pour avoir assassiné au mois de septembre dernier un de ses co-détenus dans la prison de Clinton, à Danemora (New-York), a été exécuté par l'électricité cette après-midi.

« Le supplice de Taylor a été le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer et il a duré plus d'une heure.

« Le condamné, accompagné de deux prêtres et tenant un crucifix, a été conduit dans la salle des exécutions, où étaient réunis les médecins et les témoins.

« Taylor paraissait résigné à son sort et est allé s'asseoir de lui-même sur le siège fatal. Quelques instants ont suffi pour l'attacher et adapter l'appareil. Puis, sur un signe du directeur de la prison, l'électricien a lâché le courant le plus puissant employé jusqu'à ce jour pour les exécutions capitales.

« Le choc a été si violent que le siège du supplicié s'est brisé. Taylor avait instantané-

ment perdu connaissance, mais il gémissait et paraissait faire des efforts désespérés pour respirer.

« Les témoins voulaient se retirer, tant leur émotion était vive, on les a forcés à rester.

« Le courant était si fort qu'il avait fondu les fils conducteurs.

« Taylor, toujours gémissant, a été transporté dans une salle voisine où les médecins lui ont administré de la morphine et du chloroforme pour l'empêcher de reprendre ses sens. Puis, le siège réparé et les fils conducteurs également, le nègre a été de nouveau soumis à l'électricité.

« Tout cela avait duré plus d'une heure, mais cette fois, Taylor a été tué. »

Ne croirait-on pas lire le récit atroce de quelque anthropophagie perpétrée dans les forêts vierges de toute civilisation ?

Rien n'y manque, pas même la note macabre donnée par ces médecins assistants, lui administrant de la morphine et du chloroforme, afin de lui arracher la vie *sans douleur*... pour eux.

Encore un progrès — dans ce sens — et ces modernes boucaniers dépèceront le supplicié, pour achever, fourchette en main, leur œuvre de cannibales.

Le mot n'est pas trop fort, car le compte rendu de cette scène de sauvagerie montre bien que les Yankees ont du sang de *Peau-Rouge* dans les veines — et suffirait à nous rendre sympathique ce bon M. Deibler.

Dieu nous préserve — en tous cas — de lui flanquer une *pile* !

FRANC-SILLON.

GAUDEAMUS, STULTITIAM CELEBRANTES

A mon cher ami L. M.

Ne nous plaignons pas de la vie,
Car nous perdrons notre temps.
En ce monde, tout nous convie
A ramper, joyeux et contents.

O mortels, coulons en liesse
Les jours qu'ici-bas nous passons,
Et fuyons avec hardiesse
Le devoir. Vivent les chansons !

Moquons-nous des gens et des choses,
Ne nous intéressons à rien.
Couronnons-nous de roses roses,
Aimons le mal, aimons le bien.

Fanatiques de la bêtise,
Vivons très loin de l'idéal.
Applaudissons à la sottise
Dont le snobisme est le féal.

Arrachons de l'âme tout rêve,
Mettons la Pensée au tombeau,
Donnons à l'Esprit une trêve :
Pour cela, méprisons le Beau.

Que notre cerveau prenne en haine
L'enthousiasme qui fait peur,
Et trouble l'existence humaine :
Des repus douce est la torpeur.

Marinons donc nos quietudes
Dans la ripaille et le bon vin.
Soyons gros et gras. Plus d'études,
Mangeons, dormons, le reste est vain.

UN ATTENTIF.

FANTÔME ET REVENANT

Polycarpe Glandelet était fort perplexe. Irait-il ouvrir la chasse chez Isidore Flamiche, à Chalifert?... ou bien à Chelles seulement avec Adalbert Crépinet?... Grave préoccupation pour un bonnetier dédaigneux des charmes cynégétiques de la plaine Saint-Denis.

Flamiche et Crépinet, ex-commerçants de son quartier, récemment retirés des affaires, l'invitaient l'un et l'autre à venir faire chez eux l'ouverture en compagnie de quelques bons vivants. Après longues et mûres réflexions, notre Chasseur se décida à la fin pour Chalifert, ayant fort judicieusement pensé que, dans cette localité, — la plus éloignée de la capitale, — il rencontrerait un moins grand nombre de concurrents parisiens à la poursuite du gibier.

Cette importante décision une fois prise, il s'empressa d'en faire part, pendant le souper, à madame Polycarpe Glandelet, née Ismérie Plantavoine, sa légitime épouse. — Le lendemain matin, M. Stanislas Belavoir, le beau chef de rayon du magasin de nouveautés d'en face, recevait un billet parfumé ainsi conçu :

« Mon Stanislas adoré,

« Polycarpe s'absente pour trois jours, — « trois jours pendant lesquels je pourrai sans « crainte vous répéter que je vous aime, que je « n'aime que vous... Nous passerons ensemble « toute la journée de dimanche, Nous irons sur « la Marne, veux-tu?... Tu me mèneras dîner à « Créteil. Je suis folle de joie et je t'envoie « mille baisers.

« Ton Ismérie. »

La propriété que venait d'acheter Isidore Flamiche était située sur le sommet du coteau de Chalifert, à quelques centaines de pas de la Marne. C'était une grande propriété, entourée d'assez vastes jardins et pompeusement décorée du nom de *château*. Notre Parisien retiré avait décidé de pendre la crémaillère à son nouveau logis la veille de l'ouverture de la chasse, qui avait lieu un dimanche cette année-là.

Dès le samedi, les invités arrivèrent donc nombreux et peu atteints de mélancolie. Aussi, le souper fut-il très gai. d'autant plus gai que le trajet de la gare de Lagny à Chalifert avait fortement excité la soif des invités, qui firent largement honneur aux vins de leur hôte.

Comment vint-on à parler de *fantômes* et de *revenants* au moment où la joyeuse société prenait le café dans le jardin, par un de ces beaux et tièdes clairs de lune dont le mois d'août a le privilège?... et qui donna à un loustic de la bande l'idée d'affirmer que la maison de Flamiche était hantée?... Je l'ignore. — Toujours est-il que Polycarpe Glandelet fut un de ceux qui ressentirent un froid à cette affirmation.

L'impressionnable bonnetier y songeait encore en se retirant dans la chambre qui lui avait été assignée par le maître du *château*; tellement même qu'il ne put se décider à se mettre au lit avant que minuit — l'heure ordinaire des fantômes — fut passé. Il commença par inspecter minutieusement tous les coins et recoins de la pièce où il se trouvait. La fenêtre et toutes les portes — sauf une qui paraissait être celle d'un placard et dont la clef n'était pas sur la serrure — furent ensuite successivement examinées avec le plus grand soin. A la fin, rien ne lui paraissant suspect, il éteignit la lumière que la clarté de la lune rendait inutile et s'étendit dans un fauteuil, afin d'être tout habillé pour recevoir une visite surnaturelle, s'il s'en produisait.

Chacun avait dit son mot sur les fantômes, et plusieurs avaient indiqué des moyens infail- libles pour les mettre en fuite : *Signes de croix*, *aspersions d'eau de Lourdes*, *oremus*, etc. Ceux qui ne croyaient pas aux apparitions n'avaient fait que rire de tout cela; l'un d'eux avait même déclaré qu'avec son fusil ou un simple bâton solide et noueux il se chargeait d'avoir raison des revenants les plus terribles.

Polycarpe réfléchissait dans son fauteuil : il songeait en frissonnant aux conversations de la soirée, se promettant bien de ne pas s'endormir avant minuit. Le sommeil, cependant, finit par le gagner, et il tomba dans un profond assoupissement.

* *

Tout à coup il se produisit un grand bruit. Le placard venait de s'ouvrir brusquement et un fantôme, blanc de la tête aux pieds, apparaissait dans l'ouverture, pendant que le timbre de la pendule résonnait lentement douze fois.

Polycarpe, la tête alourdie par la digestion et le sommeil commencé, se frotta les yeux, se demandant où il se trouvait.

Le fantôme, glissant sur le parquet, vint se placer en pleine lumière entre la fenêtre et le dormeur.

La mémoire revint alors au bonnetier, qui se dressa sur ses pieds et d'un bond se précipita vers la porte la plus rapprochée : mais celle-ci résista à toutes ses tentatives d'ouverture. Affolé, il courut à la porte de communication avec la chambre voisine : il ne parvint pas davantage à l'ouvrir... C'était à croire qu'une puissance surnaturelle en maintenait l'hermétique clôture...

Donc, impossible de fuir par les portes... Et l'épouvantable fantôme se tenait immobile et muet devant la fenêtre, enlevant par sa présence en cet endroit le dernier moyen de retraite à Polycarpe terrifié...

Les cheveux hérissés, le bonnetier se sentait déjà devenir fou, lorsqu'un rayon de la lune fit miroiter à ses yeux agrandis par la terreur la batterie de son fusil placé à l'angle de la cheminée. Rendu brave par excès de frayeur, Polycarpe, saisit l'arme nerveusement, épaula et fit feu...

Les vitres volèrent en éclats et le fantôme s'abattit lourdement, tout d'une pièce...

Aussitôt, dans la chambre voisine, des rires étouffés, des chut ! chut ! se firent entendre et une voix furieuse ronchonna entre ses dents :

— L'animal a cassé mes carreaux !...

Puis, tout retomba dans le silence...

Que pouvait bien être un fantôme dont la chute produisait un bruit fort matériel et suscitait de pareils chuchotements ?... Le bonnetier — rendu méfiant — tint à s'en assurer. Il s'avança vers son adversaire misérablement étendu, écarta le drap blanc qui l'enveloppait, et — horreur !!! — aperçut un corps vêtu du veston et du pantalon d'Isidore Flamiche...

Était-ce donc là le cadavre de son ami ?... — Tragique fin d'une farce de fumiste que celui-ci avait voulu lui faire ! — Avait-il donc tué un homme, lui, Polycarpe Glandelet, paisible bonnetier, qui n'était pas bien certain d'avoir jamais réussi à démonter le moindre perdreau ?...

Il le crut sans doute, car il griffonna à la hâte quelques lignes au crayon sur son carnet, déchira la page qu'il plaça sur la cheminée, — bien en vue, — ouvrit convulsivement la fenêtre, en enjamba l'appui et — la chambre se trouvant au rez-de-chaussée — s'enfuit à travers le jardin.

* *

Lorsque les farceurs, qui avaient fabriqué le fantôme au moyen d'un mannequin de tailleur préalablement costumé avec les vêtements du maître du logis, entrèrent dans la chambre de Polycarpe afin de jouer de sa confusion, il ne leur fut point nécessaire de jouer la comédie de l'étonnement. Leur surprise fut réelle, en effet, la pièce était vide. Le pseudo-fantôme, seul, gisait sur le parquet au milieu de débris de vitres.

On eut beau regarder derrière les rideaux et jusque sous le lit, puis parcourir le jardin en tout sens, Polycarpe demeura introuvable ; en revanche, des traces d'escalade toutes fraîches étaient visibles sur le mur de clôture du jardin, du côté de la rivière. Le bonnetier avait dû s'échapper par là. Mais pourquoi cette fuite avec escalade ?... voilà ce que chacun se demandait en riant.

Pendant toute la durée des perquisitions, Isidore Flamiche, une lumière à la main, constatait les dégâts fait à son immeuble. Pour lui faire abandonner cet examen, il ne fallut rien moins que la découverte, sur la cheminée, du billet hâtivement écrit par Polycarpe et conçu en ces termes :

« Je suis un assassin... J'ai tué Isidore Flamiche, mon ami... Je ne peux lui survivre...
« Paignez-moi... Je vais me noyer

« P. GLANDELET. »

La consternation et la stupeur furent générales. On avait voulu faire une bonne farce — histoire de rire — et la plaisanterie se terminait, peut-être en ce moment, d'une façon tragique.

Chacun s'empressa de courir du côté de la Marne, dans l'espoir d'arriver à temps pour empêcher le mystifié de mettre à exécution son projet désespéré. Mais, on eut beau appeler Polycarpe de tous les côtés, aucune voix ne répondait et on n'apercevait personne.

Trop tard !... On arrivait trop tard, hélas !... Comme n'en témoignait que trop le chapeau du bonnetier, vivement éclairé par la lune, au pied d'un saule. Polycarpe avait dû se jeter à l'eau en cet endroit.

Et tous ces gais lurons, ces bons vivants, penus à Chalifert pour une double partie de vlaisir, passèrent le reste de la nuit — la gorge sèche et le cœur oppressé — à parcourir en bateau la rivière et en sonder les profondeurs au moyen de longues perches et de crocs de fer, mais sans aucun résultat. Le corps de leur compagnon avait dû être entraîné par le courant, ou bien demeurait retenu par les herbes au fond de l'eau.

Inutile de dire que le lendemain matin personne ne songea à se mettre en chasse. Les sondages de la rivière furent continués avec l'aide des gendarmes et du garde champêtre. Ce fut une triste journée. Chacun se reprochait intérieurement d'avoir contribué à la mort de l'introuvable bonnetier.

Dans la soirée, seulement, deux des invités d'Isidore Flamiche se décidèrent à aller à Paris pour porter la triste nouvelle de son veuvage à madame Polycarpe Glandelet, née Ismérie Plantavoine.

* *

Lorsque celle-ci — revenant joyeuse et pimpante de Créteil — aperçut chez elle les deux messagers, qui attendaient son retour avec des mines dignes de pleureurs antiques, elle ne trouva rien de mieux que de se livrer à une violente attaque de nerfs, pour inaugurer son veuvage.

La crises n'eut cependant point de suites fâcheuses pour la santé de madame veuve Glandelet car son visage n'était pas trop défilé et elle avait encore le teint frais et animé, lorsque, le lendemain matin, elle écrivit le billet suivant à Stanislas Belavoir.

« Mon Stanislas adoré,

« Un affreux malheur vient d'arriver à Polycarpe : il s'est noyé dans la Marne. Je suis veuve et serais bien désolée, si je ne t'aimais pas comme je t'aime. C'est mal, ce que je te dis là dans un pareil moment ; mais, mon chéri, il faut me pardonner, car je ne peux point m'empêcher de songer que dans dix mois nous pourrions nous marier. Mille baisers. Ecris-moi deux mots.

« Celle qui est à toi pour la vie,

« ISMÉRIE. »

Madame veuve Glandelet commençait déjà à montrer des signes manifestes d'impatience, quand la réponse lui fut apportée dans l'après-midi.

« Madame veuve Glandelet,

« Je suis désespéré du malheur qui vient d'arriver... Un homme si bon, si gai, et pas gênant du tout... C'est affreux de mourir de cette façon. J'en suis tout attristé.

« Quant au mariage dont vous me parlez, il

est malheureusement impossible. En effet, mon oncle Rigobert me déshériterait si je n'épousais pas sa filleule Virginie qui est encore en pension.

« D'ailleurs, je ne suis point las de la vie de garçon, qui a bien des avantages et à laquelle je trouve chaque jour de nouveaux charmes.

« Croyez, madame, à mes regrets et à mon respectueux dévouement,

« S. BELAVOIR. »

Le sans-gêne avec lequel le commis de nouveautés repoussait les avances matrimoniales de l'amoureuse veuve provoqua chez elle une nouvelle attaque de nerfs beaucoup plus violente que celle de la veille. Malgré ses spasmes nerveux, madame Glandelet entendit cependant ouvrir la porte de l'appartement : puis, un pas bien connu résonna dans l'antichambre.

Presque aussitôt se montra gaiement Polycarpe, porteur de deux perdreaux qu'il exhibait triomphalement de son carnier...

La bonnetière poussa un cri d'épouvante, car elle se crut, tout d'abord, en présence d'un revenant. Mais la voix de son mari la tira bientôt de son erreur.

* *

C'était bien lui, — en chair et en os, — très gai, très vivant et fort satisfait d'avoir rendu fèves pour pois en mystifiant à son tour ceux qui, à Chalifert avaient organisé la farce dont il avait été dupe au premier abord.

Car, à l'inspection, il avait bien reconnu que le fameux fantôme n'était qu'un mannequin : mais, furieux d'être pris pour tête de Turc et désireux d'avoir le dernier mot dans cette aventure, il s'était esquivé en simulant un désespoir destiné à inquiéter ses compagnons et en abandonnant son chapeau sur le bord de la rivière.

— De cette façon, se disait-il à lui-même, en escaladant le mur de clôture du jardin, je ne serai point le plus mystifié. A votre tour de poser, mes enfants. Au lieu d'ouvrir la chasse, vous passerez votre journée de demain à me chercher dans la rivière.

C'était, en effet, ce qui avait eu lieu, comme nous venons de le voir.

Quant à Polycarpe Glandelet, coiffé de la casquette de chasse qui se trouvait dans son carnier, il s'était dirigé en toute hâte vers Lagny. Il y était arrivé à temps pour prendre le dernier train pour Chelles et il avait employé toute la journée du lendemain à chasser en compagnie d'Adalbert Crépinet.

Seulement notre bonnetier n'avait point songé — on ne pense jamais à tout — que ses compagnons de Chalifert pourraient informer sa femme de son décès supposé. Il fut donc fort surpris de trouver celle-ci dans les larmes, le visage tout décomposé par sa dernière crise nerveuse ; et en même temps très flatté, dans son amour-propre, de se voir aussi vivement regretté.

Cette constatation eut pour conséquence un redoublement d'affection de la part de l'heureux époux pour madame Polycarpe Glandelet qui, de son côté, eut un regain de prévenances et d'attention, pour son mari retrouvé : heureux effet, sans doute, de son amère désillusion au sujet du beau Stanislas Belavoir.

— Je suis doublement heureux, disait le bonnetier à Isidore Flamiche : quelques jours après cette aventure : j'ai roulé de la belle façon tous ceux qui avaient voulu se moquer de moi, et — grâce à ma mort — je suis devenue plus heureux des maris. La lune de miel a recommencé dans mon ménage.

Neuf mois après cette ouverture de chasse, le bonheur de Polycarpe fut à son comble : madame Glandelet, née Ismérie Plantavoine, lui donna, enfin, un fils, objet de tous ses vœux depuis dix ans.

FR. DESPLANTES.

ADIEU, POÉSIE

SONNET RÉFLEXÉ

A M. Edmond Thiaudière.

O Poésie, adieu ! Dieu te garde ma belle !...
 Adieu, toi que j'ai tant aimée, et qui t'en vas !
 Tu ne reviendras plus, la nuit, si je t'appelle,
 Charmer par tes chansons mon insomnie, hélas !
 Tu ne reviendras plus, caressante et fidèle,
 Pour calmer mes douleurs me bercer dans tes bras !
 Tu t'en vas, repoussée (ô bêtise éternelle !)
 Par... ce tas d'épiciers, de snobs et de pieds-plats.
 Prés d'eux, tu perds ta voix ; prés d'eux tu perds ton aile !
 Avec eux tout un monde idiot se révèle,
 Où les amants sont lourds, où les rêveurs sont gras !
 Plus d'éclairs dans nos yeux, plus de fleurs sur nos pas !
 Un souffle ignoble éteint ta divine étincelle
 Qui donnait à nos fronts de fulgurants éclats...

**

L'amoureux n'ira plus, pauvre cœur vide et las,
 Chantant son tendre espoir ou sa peine cruelle,
 Pour sa belle cueillir la rose ou les lilas ;

Nous n'irons plus rêver, à la saison nouvelle,
 Le jour au fond des bois, le soir sous la tonnelle,
 Aux concerts des oiseaux prenant leurs doux ébats !

Va-t'en, cygne adoré ! va-t'en, ma tourterelle !
 C'est bien ! — Nul aujourd'hui (tu ne te trompes pas)
 Ne t'aime !... Et la raison en est bien naturelle ;
 Ecoute de Musset, et tu la comprendras :

« J'aime, dit-il, les vers, cette langue immortelle.
 « C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas ;
 « Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
 « Que les sots d'aucun temps n'en ont su faire cas ! »
 LÉON LECONTE.

EN VILLÉGIATURE

ACTE PREMIER

La scène représente le boulevard des Italiens, le lendemain du Grand-Prix. Foule nombreuse : beaucoup d'étrangers.

Le jeune vicomte Gontran de Trois-Etoiles arpente le trottoir de gauche ; il semble très affairé, tout à coup au coin de la rue Laffite, il se trouve nez à nez avec son vieil ami Gaston de Blaguefort.

GONTRAN. — Tiens ! ce cher Gaston.

GASTON. — Ce cher Gontran !... Comment ! toi ici, aujourd'hui et à pareille heure !... As-tu donc oublié que c'était hier le Grand-Prix ?

GONTRAN. — Mais... toi-même ?..

GASTON. — Ah ! pardon ?... Moi, je quitte Paris demain matin...

GONTRAN. — Et moi, mon cher, je pars demain soir... Nous nous suivrons de près...

GASTON. — Je me disais aussi : Comment se fait-il que Gontran ne soit pas déjà à la mer... ou... aux eaux ?

GONTRAN. — Jeme faisais la même réflexion. Mais j'étais certain de la réponse, sachant que tu es beaucoup trop dans le train pour rester à Paris, après Longchamps, par la chaleur torride...

GASTON. — ... Que nous devrions avoir !... Car enfin, le temps est affreux, cette année...

GONTRAN. — C'est vrai !... Mais je ne sais pas si tu es comme moi... Il arrive un moment — toujours le même — où je ne puis me sentir à Paris, où l'asphalte me brûle les pieds, où j'éprouve en un mot le besoin d'aller villégiaturer dans quelque coin perdu de la Bretagne, des Pyrénées ou des Alpes.

GASTON. — Et quel « coin perdu » as-tu choisi pour cet été ?

GONTRAN. — Cauterets !... d'abord.

GASTON. — Comment d'abord ?

GONTRAN. — Oui... ce sera là ma première étape, — un mois environ — puis après cela, Luchon, Biarritz, Barcelone.

GASTON. — Charmant !... mon cher... charmant, ce « petit coin » des Pyrénées !... Pour moi, je suis plus modeste... Je me contenterai de passer le mois de juillet à Aix-les-Bains, celui d'août à Evian, pour rentrer à Paris en octobre après Baden-Baden et Spa... Comme tu le vois, ce n'est rien, une simple promenade.

GONTRAN (serrant la main de Gaston). — Mille pardons, mon cher, de te quitter si brusquement ! Mais à la veille d'un départ on a tant à faire !

GASTON. — Je te comprends d'autant mieux, mon bon, que les mêmes occupations vont absorber une grande partie de ma journée... Bon voyage et... beaucoup de plaisir...

GONTRAN. — Mêmes vœux pour toi !

ACTE II

Rue d'Astorg. — Une chambre de garçon meublée avec recherche : au fond, une fenêtre bien close, laissant à peine filtrer à travers les persiennes un faible rayon de soleil. A droite, une table, sur laquelle s'entassent des photographies et des piles de papier à lettres au cachets de Luchon, Cauterets, etc. A gauche, une chaise longue sur laquelle est étendu le vicomte Gontran de Trois-Etoiles.

GONTRAN (montrant le Guide Joanne, qu'il tient à la main). — Je vais bientôt le savoir tout entier... par cœur... Ce n'est pas étonnant, voici près de deux mois que je le pioche ! (Regardant le calendrier.) 25 août ! Ah ! ma retraite va finir, Dieu merci !... Ce n'est plus tenable !... Soixante-trois jours que je n'ai pas mis le nez dehors... Car enfin, ce n'est pas sortir que de faire chaque jour une promenade d'une heure, au Bois, dans une voiture de cercle dont les stores soigneusement baissés doivent dérober ma personnalité aux regards indiscrets... tout cela, afin de donner à quelques amis l'illusion d'une villégiature devenue obligatoire pour tout homme soucieux de sa dignité et de son honneur... Si encore ils étaient vraiment aux bords de mer, ces braves amis, je pourrais aller, la tête haute, sans redouter de fâcheuses rencontres... Mais non !... Je suis sûr qu'ils me trompent tous... comme je les trompe moi-même, et qu'en ce moment Guy, Gaston et les autres se rongent les poings dans leurs appartements respectifs, maudissant cette sorte de manie pour laquelle nous nous condamnons tous, nous autres gens du monde à un emprisonnement ridicule ! Ah ! la mode !... l'horrible mode !

Peu à peu le sommeil gagne Gontran. Il s'endort doucement, et, poursuivi jusque dans son repos par l'obsession de cette villégiature forcée, il voit en rêve son ami Gaston de Blaguefort, installé sur un des bords fleuris « qu'arrose la Seine » et demandant à la pêche — ô bonheur des âmes candides — un adoucissement aux maux que lui cause sa réclusion volontaire.

Mais soudain Gontran s'est réveillé.

— Si j'écrivais à Gaston !... Voici justement une feuille marquée au cachet de Cauterets. (Ecrivant).

« Mon cher Gaston, quelle nature sauvage et « grandiose que ces Pyrénées ! En ce moment,

« je suis au lac de Gaube, et, tandis que je te « griffonne ces quelques mots, j'entrevois dans « le lointain les glaciers du Vignemale... » (A part). Je tiens mon effet...

A ce moment on sonne... Il prête l'oreille... C'est le concierge qui monte le courrier.

— Merci, monsieur Pipelet ! (Regardant les adresses.) Deux lettres : « A monsieur Gontran de Trois-Etoiles avec prière de faire suivre. » (Il rit.) D'Aix-les-Bains... C'est de Gaston ! (Lisant.) « Mon cher Gontran, quelle « nature sauvage et grandiose que ces Alpes ! « En ce moment, je suis au lac du Bourget, et, « tandis que je te griffonne ces quelques mots, « j'aperçois dans le lointain le pic de la « Dent « du Chat. » (Avec dépit.) Ah ! la peste soit de l'importun ! Il m'a volé ma phrase !... Ou plutôt non. C'est moi qui... puisque sa lettre était écrite avant la mienne ! Enfin... nous nous sommes volés tous les deux... et nous sommes quittes !... C'est égal, je vais être obligé de recommencer !... En attendant, consultons Joanne pour voir si vraiment la nature des Pyrénées est sauvage et grandiose !... Et dire que c'est ainsi que les Jules Verne, les Jacquot et tutti quanti ont accompli leurs fameux voyages !... Fiez-vous donc après cela aux savants, aux géographes... et aux gens du monde ?

ACTE III

La scène représente successivement les différents salons où, l'hiver, pendant les « five o'clock » Gontran de Trois-Etoiles et Gaston de Blaguefort s'amusent à plaisir les récits de leurs pérégrinations fantaisistes devant des mères ravies et des jeunes filles suspendues à leurs lèvres — pour ainsi dire... et par simple métaphore.

Naturellement — et pour ne pas manquer aux règles de l'art scénique, — cet acte se termine par un mariage... par deux même !... Les fiancés se promettent de part et d'autre un voyage aux Pyrénées et une saison — une vraie — à Aix-les-Bains. Au moins leur sera-t-il alors permis de parler de leurs aventures sans avoir recours à M. Joanne qui pourrait bien devenir tôt ou tard le guide de la villégiature... artificielle.

HENRY COUTANT.

LA RÉOUVERTURE DU CASINO

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est ce soir qu'a lieu la réouverture du Casino des Arts.

Comme nous l'avons dit, la troupe de premier ordre promet un ensemble des plus artistiques et des plus intéressants.

En voici le tableau :

Attractions. — Les six Benedetti (jeux d'Icare).

Rudinoff (fantaisie russe. La peinture à feu).

Miss Gicka (la boule merveilleuse).

Donguy (le cor à la poupée magique).

Chanteuses. — M^{mes} Nitta Darbel, de l'Horloge.

Marie Cortez, de la Scala.

Aimée Andrée, Girard, Debrumond.

Chant. — MM. les frères Delville, Gombert, Bourguay et Trébor.

EXIBITION DE DAHOMÉENS

On nous annonce au concert des Ambassadeurs une exposition ethnographique de 50 Dahoméens : amazones, chefs, guerriers, féticheurs ; Ahivi, vainqueur des coltineurs, sous la conduite du roi Jonaï, d'Agoué ; du prince

Coffi, du prince Lanani Kosoko, fils du roi de Lagos, et de deux Larris ministres de Toffa, roi du Dahomey.

Après l'immense succès obtenu à Paris par cette exposition, qui a fait 2 millions 700 mille entrées, et sur les nombreuses demandes venues de tous côtés, le comité a décidé de faire visiter la France à ces solides guerriers qui, hier nos ennemis, sont aujourd'hui des amis sur lesquels on peut compter.

Plusieurs de ces braves qui ont fait colonne avec le général Dodds sont couverts de blessures reçues dans les rangs des Français.

Le solide Djaka a douze blessures, Cocou, Aivigan, Agonassi en ont plusieurs.

Les amazones ne sont pas moins intéressantes avec leur allure farouche et guerrière : Sakéné, Awidjé et Djedjé portent aussi plusieurs blessures, desquelles elles se moquent crânement du reste.

Exhibition permanente de 9 heures du matin à 10 heures du soir. Le matin, de 9 heures à midi, réservé aux familles.

Durée du séjour : les 28, 29, 30, 31 août, et 1^{er}, 2, 3 et 4 septembre.

REVUE FINANCIÈRE HEBDOMADAIRE

Le début de la bourse a été très brillant, mais les premiers cours n'ont pas été conservés. Il s'est produit des réalisations sur nos rentes et le marché était trop étroit pour que les cours pussent résister. La faiblesse de l'Extérieure et de l'Italien ont aussi contribué à la faiblesse de la clôture.

Le 3 % a débuté à 99.40 et fermé à 99.47. L'amortissable est coté au comptant à 99. Le 4 1/2 a fléchi à 103.90. Les Etablissements de crédit sont fermes, le Foncier à 963, le Lyonnais à 773, la Banque de Paris à 616, la Générale à 467, le Comptoir national d'escompte à 483.

L'Italien a débuté à 84.80, mais il est ensuite retombé à 84.47 et clôture à 84.50.

Les autres rentes étrangères sont bien tenues à l'exception de l'Extérieure qui a reculé de 3/8 à 61 15/16.

Au comptant les obligations des Chemins de fer économiques ont un bon courant de demandes à 420. Les actions Immeubles de France font 490. les obligations 3 1/2 sont à 376, les 4 % à 467.

En banque les Actions des mines de Vebao cotent 645, les parts 540.

Le meilleur dépuratif connu est la **Tisane Dussolin**. Il suffit d'en prendre une demi-cuillerée à café chaque matin. On en trouve dans toutes les pharmacies. Vente en gros à Paris, pharmacie Derbecq, 24, rue de Charonne.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du dernier numéro.

Chroniques : Le Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Variété : Genève charitable, par G. Lenôtre. — Théâtres, par H. Lemaire. — Etudes illustrées : La Conciergerie, par Guy Tomel. — Mission de M. de Bonnetain au Soudan, par H. Lapauze. — Le Monde scientifique : Bernards l'Hermite, par H. Coupin. — La poste restante, par H. L. Nouvelle en cours de publication : La mort de César, par H. Gauthier-Villars. Explication des gravures, échecs, récréations, bibliographie, revue comique, science amusante, choses et autres, etc., etc. En supplément : Monsieur Gu'tre, nouvelle de M. Ambroise Herdey, illustrations de M. Mondan.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON
Universelle, Internationale et Coloniale
EN 1894

Sommaire du n° 28. — 24 août 1893.

Chronique hebdomadaire. — Comité d'initiative et d'organisation de Paris. — Etat des travaux de l'Exposition. — L'Algérie à l'Exposition de 1889. — Lettre du Conseil supérieur au Ministre plénipotentiaire de France et Chine. — La propagande : Circulaire du groupe V. Bulletin financier.

Gravures : Palais de l'Algérie. — Etat des travaux.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France.....	4 fr.	8 fr.
Etranger (union postale).	5 fr.	9 fr.

Administration, Rédaction et Vente en gros

14, rue Confort, LYON

L'ÉCHO DE LA SEMAINE

Sommaire du dernier numéro.

En revenant de Quimper. François Coppée. — Chronique. — Les élections du 20 août. (Débats-Eclair). — Les incidents de Rome. Jacques Saint-Cère. — Le lycée Jeannet Léon Roux. — Histoire de la semaine. — Les Carillons. Henri de Fleurigny. — Poésie. — L'évangéliste. Alphonse Daudet. Roman. — Les cahiers d'une émancipée. Paule Bizouard. — Paysages belges. Camille Maclair. — Hors de France. — Semaine académique et universitaire. W. Maurlois. — Chronique scientifique. Raoul Lucet. — Chronique militaire. Capitaine de Pardiellan. — La vie mondaine. Une Parisienne. — Economie domestique. Désormes. — Le tour du monde. Le chercheur. — Petits mémoires de Paris. Bachaumont.

Le **Japon artistique**, par S. BING. Une publication d'art qui vient combler une lacune. Il y a maintenant tout près de vingt années que la contrée, longtemps mystérieuse, du *Soleil levant* nous a ouvert ses portes, et néanmoins la grande masse du public ignore encore à quel degré de raffinement l'art de ce pays avait atteint avant notre contact. C'est commettre une insigne erreur que de vouloir en chercher la trace dans les objets courants qui se fabriquent en masse pour les besoins de notre marché commercial, et malheureusement peu de gens ont été en situation de s'initier aux beautés des œuvres marquantes que les grandes époques ont léguées à notre génération.

Le JAPON ARTISTIQUE ira dans toutes les mains. Les gens du monde l'accueilleront comme une œuvre de goût et d'élégance, en même temps que l'extrême modicité de son prix le mettra à la portée des travailleurs les plus modestes.

Le JAPON ARTISTIQUE publiera chaque mois, avec des chroniques d'art signées de noms tels que MM. Ph. Burty, Edmond de Goncourt, Louis Gonse, Hayashi, Paul Mantz, Roger Marx, Antonin Proust, A. Renan, une nombreuse série de planches hors texte admirablement tirées en couleurs où nos industries d'art trouveront une mine inépuisable de motifs nouveaux et charmants.

Il appartenait à M. Bing, rompu de longue date à l'étude de ces matières, d'entreprendre une œuvre de vulgarisation exclusivement consacrée à cette partie essentielle et si mal connue de l'art japonais.

Bureaux : 22, rue de Provence. — Un an, 2^{fr}

PAS de BONNE CUISINE SANS Tapioca Rils

Exiger la Marque de Fabrique l'AS de TRÈFLE à QUATRE FEUILLES

Se trouve dans toutes les bonnes Maisons d'épicerie et de produits alimentaires.

Gros : 262, Boulevard Voltaire, PARIS.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES SPÉCIALITÉS HYGIÉNIQUES

VÉRITABLE ALCOOL DE MENTHE

PIPERITA

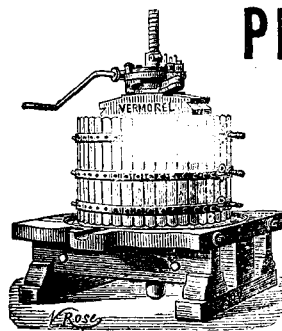
Elixir Anti-Épidémique

Souverain contre les indigestions, Crampes d'estomac, Maux de tête, Coliques, etc., etc.

V. VERMOREL

A Villefranche (Rhône).

355 premiers Prix et Médailles



PRESSOIRS

perfectionnés

FOULOIRS

A VENDANGES

Fabrique de
Cuves et Foudres

ALAMBICS

CHARRUES VIGNERONNES, POMPES A VIN

Demander les Tarifs

OUVRAGES DE M. CHARLES FUSTER

Pour recevoir franco ces ouvrages, il suffit d'en faire la demande au bureau du SEMEUR, 92, boulevard du Port-Royal, à Paris.

POÉSIE

L'Ame Pensive (2 ^e édition).....	3 ^{fr} »
Les Tendresses (2 ^e édition).....	4 ^{fr} »
Poèmes (2 ^e édition).....	4 ^{fr} »
L'Ame des Choses (4 ^e édition).....	4 ^{fr} »
Le Siècle Fort.....	0 50
Sonnets (2 ^e édition).....	1 ^{fr} »
Devant la mer grande.....	2 ^{fr} »

PROSE

Contes sans prétention.....	2 50
Essais de Critique (3 ^e édition).....	3 50
Les Poètes du Clocher (édition princeps).....	10 ^{fr} »
(3 ^e édition).....	6 ^{fr} »
Les Pensées d'une Femme.....	0 50
Un Prince Ecrivain.....	0 50

L'ANNÉE DES POÈTES (1890)

Prix : DIX francs.

Aux bureaux du Semeur, 92, boulevard du Port-Royal, Paris.



Le meilleur régénérateur des forces que l'on puisse employer contre : l'épuisement des organes, les douleurs de l'estomac et de la tête, les mauvaises digestions, les maladies du foie, des nerfs et toutes les maladies résultant de la fatigue et des vices du sang est la Tisane Dussolin;

Le meilleur tonique, dépuratif, anti-glaireux et antibilieux connu est la Tisane Dussolin.

C'est un fortifiant et reconstituant des forces et du sang. Suivant les doses, la Tisane Dussolin produit un effet Dépuratif, Laxatif ou Purgatif, et guérit la constipation en régularisant les fonctions; elle combat l'anémie, la chlorose, les lourdeurs et maux de tête, les rhumatismes, la goutte, les douleurs; elle reconstitue et purifie le sang et chasse les humeurs. — Prix : 4 fr. 50 le flacon. Exiger sur chaque flacon la marque de fabrique déposée : une amazone à cheval. La Tisane Dussolin se trouve à Paris chez Derbecq, Pharmacien, 24, rue de Charonne, et dans toutes les pharmacies.

Une Notice explicative indiquant la manière de s'en servir est jointe à chaque flacon.

Dépôt à Lyon : Pharmacie PRUDON, 3, Rue de la République

SE TROUVE PARTOUT

THÉ
DES
MANDARINS

DÉPOT GÉNÉRAL :
Petits Docks du Commerce
12, rue Confort, 12
LYON

PRIX DES BOITES

500 grammes	8 ^{fr} »	125 grammes	2 ^{fr} 50
25 —	4 50	50 —	1 »

ABONNEMENT A TOUS LES JOURNAUX DU MONDE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort.

FAITES VOUS-MEMES
PRÊT A BOIRE
à la minute et sans filtration
un litre de vrai

VIN DE QUINA
avec un flacon de
1.25

QUINA-ABRIC

1.25
EXIGER la
Signature de l'inventeur
H. ABRIC. — Se méfier
des imitations vendues sous le nom
de Quina fluide ou Extrait de Quina
FABRIQUE A LYON :
Pharmacie GAUDET, 31, rue de l'Hôtel-de-Ville
Dépôt dans toutes les Pharmacies

AGENCE FOURNIER

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

CONCESSIONNAIRE DES MURS COMMUNAUX

Des Villes de Lyon, de St-Etienne et de Grenoble

D'un très grand nombre de Murs de refend et de Murs particuliers appartenant à divers propriétaires

AFFICHEUR DE LA VILLE DE LYON, DE LA PRÉFECTURE, DES THÉÂTRES ET DES PRINCIPALES ADMINISTRATIONS

AFFICHAGE GÉNÉRAL

A Lyon, dans toute la France et à l'Etranger. — Conditions et Prix suivant importance de commande.
Organisation spéciale donnant **toutes garanties** d'exécution **consciencieuse, rapide et complète**
de toutes combinaisons de publicité par l'Affichage.

PLUS DE HUIT CENTS EMPLACEMENTS RÉSERVÉS

Travaux contrôlés. — Exécution irréprochable.

SUCCURSALES :

ST-ETIENNE, Rue Ste Catherine, 6
MACON, Rue Sigorgne, 20

VALENCE, Rue Madier-Montjau, 71
GRENOBLE, Place Grenette

DIJON, Rue de la Liberté, 68
CHALON-S/S, Quai des Messageries, 8

MARQUE DÉPOSÉE

ST-PERAY-MOUSSEUX

Blanc et Rose

CHARLES JOURDAN & C^{IE}**St-PERAY et VALENCE**

Vins fins et ordinaires

DEMANDER ÉCHANTILLONS
ET PRIX COURANTSLibellé des **ANNONCES-RECLAMES**Rédaction en prose ou en vers
modifiée chaque jour.S'adresser : Société des Annonces,
place de l'Hôtel-de-Ville à Vienne (sère).**LE**
GUIDE DE GRENOBLE
ET SES ENVIRONSLa Grande-Chartreuse, Uriage, Allevard, Sassenage,
La Motte-les-Bains, etc.Ouvrage indispensable aux étrangers qui visitent Grenoble et les
beaux sites du Dauphiné, et aux baigneurs qui fréquentent nos stations
thermales. — Il est illustré d'une magnifique couverture en plusieurs
couleurs, qui est, à elle seule, un vrai souvenir des sites du Dauphiné. —
Nombreuses gravures dans le texte.Description et renseignements sur promenades, monuments, excursions. —
Notice sur les Etablissements thermaux. — Horaire des voitures publiques et
des chemins de fer avec les nouveaux tarifs de billets simples et billets aller
et retour. — Tarif des voitures de place. — Plan de la ville de Grenoble, etc.

PRIX : 50 cent. — Franco par la Poste : 65 cent.

EN VENTE CHEZ L'ÉDITEUR

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

**"NICE ROSE"****CHARMS AND BEAUTY RESTORER**LAIT AMÉRICAIN SANS RIVAL DONNE AU TEINT UN ÉCLAT D'ÉTERNELLE JEUNESSE
Veloutine, Savon exquis, Extrait pour Mouchoir, à base de "NICE ROSE"

CHEZ TOUS LES PARFUMEURS :

Flacon de lait pour essai, 1 franc 50 ; franco contre 1 franc 60

Adressé à MM. J. BOUVAREL et Vve BERTRAND, agents généraux à Lyon.

V^{te} en gros pour PARIS, 16, rue du Parc-Royal. — DIRECTION à NEW-YORK.**COMPAGNIE DE COGNAC**

Grande Marque G. CUNéo d'ORNANO

Cognac et fine Champagne authentiques

1865, 1858, 1846, 1834, 1811

Dépôts dans les principales villes

LYON : M. Jules Planet, 12 et 18, rue St-Dominique.

— M. Jourdan, 7, place des Jacobins.
— M. Mathias, 8, r. de la République.**LE**
BULLETIN OFFICIEL

DE L'EXPOSITION DE LYON

Universelle, Internationale & Coloniale en 1894

*Journal officiel de l'Exposition*Il contient tous les renseignements pouvant intéresser les Visiteurs et
les Exposants.**Journal Illustré : Huit pages.**

ADMINISTRATION, RÉDACTION ET VENTE EN GROS

LYON -- 14, rue Confort, 14 -- LYON**ABONNEMENTS**

	SIX MOIS	UN AN
FRANCE.....	4 fr.	8 fr.
ÉTRANGER (Union postale).....	5 »	9 »

Prix du Numéro : 15 cent.

ENVOI FRANCO D'UN NUMÉRO SUR DEMANDE AFFRANCHIE

Plus de Névralgies

GUÉRISON SURE & RADICALE

PAR LES

Dragées de RR. PP. Prémontrés

A base de Valériane de zinc
et des principes actifs du QUINQUINA

MIGRAINES, NÉVRALGIES

Dépôt Général à Lyon
BOISSIER & FOURNIER, Droguistes
Rue de la Poulallerie, 6
Envoi 1^{er} contre 3 fr. en timb. ou mandat

Dans toutes les bonnes Pharmacies

Plus de Migraines

Plus de Névroses

Plus de Migraines

Le MONITEUR DE LA MODE*Recueil Illustré de Littérature, Modes, Travaux de Dames***ABEL GOUBAUD, Directeur, 3, rue du Quatre-Septembre. — PARIS**

Le Numéro simple : 25 cent. — Le Numéro avec gravure colorée : 50 cent.

ÉDITION 0 (sans gravure colorée)		ÉDITION 1 (avec gravure colorée)	
PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE		PARIS, DÉPARTEMENTS, ALGÉRIE	
Un an.....	14 fr.	Un an.....	26 fr.
Six mois.....	7 50	Six mois.....	15 »
Trois mois.....	4 »	Trois mois.....	8 »
UNION POSTALE		UNION POSTALE	
Un an.....	18 fr.	Un an.....	34 r.
Six mois.....	9 50	Six mois.....	18 »
Trois mois.....	5 »	Trois mois.....	9 50